

mon égard, soit à l'égard des personnes avec qui j'ai quelques liaisons.

C'est bien là l'union et la conversation intérieure de l'âme avec DIEU. Elle lui est désormais facile. Rien ne trouble et ne distrait un cœur qui, à chaque action, revient reprendre force et direction auprès du CŒUR de NOTRE-SEIGNEUR, qui entre en Lui toutes les fois qu'il a à sortir de lui-même pour s'en aller vers les créatures, que toute action par conséquent, loin de distraire de DIEU, rejette au contraire plus intensément en DIEU. A ce jeu, l'âme bien rapidement se perfectionne, elle en est toute saisie et heureuse.

Ce n'est pas que l'amour propre soit complètement vaincu et dominé (la grâce n'a pas coutume de produire des effets si radicaux), mais enfin il n'empêche plus l'âme d'agir ; elle ne se sent plus paralysée par la crainte de se rechercher elle-même. Elle découvre à la lumière de la grâce qui la guide qu'elle se recherche encore plus ou moins inconsciemment, mais cette lumière même lui est garant que DIEU est avec elle, et qu'elle peut marcher sans peur, sûre qu'elle sera secourue et protégée.

Ces merveilles produites dans l'âme du Père de la COLOMBIÈRE par la dévotion au SACRÉ-COEUR n'avaient pas échappé à Ste Marguerite-Marie.

Voici ce qu'elle écrivait à la Mère de Soudeilles le 15 septembre 1686 :

... *Et vous ne sauriez croire les bons effets que cela (la consécration de soi-même au SACRÉ-COEUR) produit dans les âmes qui ont eu le bonheur de le connaître par le moyen de ce saint homme (le Père de la COLOMBIÈRE) qui lui était tout dédié et ne respirait que pour le faire aimer, honorer et glorifier. Aussi est-ce là, je pense, ce qui l'a élevé à une si haute perfection en si peu de temps.*

Et cette dévotion lui avait en outre communiqué une invincible et admirable confiance en la bonté de DIEU.

D'instinct, son âme était portée à cette vertu, mais la révélation du SACRÉ-COEUR lui a donné une note d'une pureté et d'une profondeur unique.

C'est la méditation du petit mémoire qui lui fut remis de la part de Ste Marguerite-Marie à son départ pour Londres et où la Sainte lui donnait de précieux avis dictés par le SACRÉ-COEUR lui-même, qui ouvrit son âme à une confiance débordante :

Ce huitième jour, il me semble que j'ai trouvé un grand trésor si j'en sais faire mon profit. C'est une ferme confiance en DIEU, fondée sur sa bonté infinie, sur l'expérience que j'ai qu'il ne nous manque point dans nos besoins. De plus, je trouve dans le mémoire qu'on me donna en partant de la France qu'il me promet d'être ma force, selon la confiance que j'aurai en lui. C'est pourquoi je suis résolu de ne point donner de bornes à ma confiance et de l'étendre à toutes choses...

Cette confiance absolue, débordante, il ne cesse de la prêcher dans ses lettres, de l'inculquer par sa direction. Elle a son expression peut-être la plus touchante dans cette prière qu'il composa sans doute au courant de la plume en écrivant à une religieuse :

Seigneur, voici une âme qui est au monde pour exercer votre admirable miséricorde...

Il connaît trop le CŒUR de NOTRE-SEIGNEUR pour douter de son amour.

Et voici que la maladie et l'impuissance où elle le réduit, l'invite à pratiquer ui-même cet abandon total, cette résignation au bon plaisir divin qu'il a obstinément prêché toute sa vie.

Il se laisse envahir par cette volonté de DIEU toujours *benepiacens et perfecta* ; il se laisse mener et diriger par elle, comme un enfant très aimant s'abandonne docilement et les yeux fermés à la conduite d'un père dont il se sait très aimé.

Je n'ai jamais eu tant de joie, jamais je n'ai trouvé DIEU si bon à mon égard quand dans le temps que je me suis vu dans le grand danger de mourir. Je n'aurais pas changé ce péril pour tout ce qu'il y a au monde de plus digne de nos desirs (lettre à la Mère de Saumaise).

Cette phrase n'est-elle pas comme une claire et chaude

flamme d'amour ! Ne témoigne-t-elle pas que cet amour règne en souverain dans l'âme du Père de la COLOMBIÈRE ; qu'il n'a cessé d'y croître depuis son grand voeu d'observation des règles et sa consécration au SACRÉ-COEUR ?

Sa vie intérieure a atteint son point de perfection ; le seul amour de DIEU régit désormais toutes ses actions et, dans son cœur pacifié et docile, la grâce devenue toute-puissante ne trouve plus d'obstacle à son oeuvre intime. C'est une marée montante, la vie divine couvre et submerge tout.

Si je savais qu'à l'avenir il dût y avoir en moi un seul atome qui vécût pour le monde et non pas purement pour DIEU, j'aimerais mieux être mille fois mort, écrivait-il à la Mère de Saumaise pendant sa convalescence dans sa famille en septembre 1679.

C'est sous une forme à peine modifiée la pensée de S. François de Sales : *Si je voyais en moi une fibre qui ne fut pleinement pour DIEU, je l'arracherais aussitôt.*

Le rapprochement n'a pas de quoi nous étonner ; une dévotion très tendre unit le Père de la COLOMBIÈRE au fondateur de la Visitation, leurs deux âmes n'en faisaient qu'une et cela depuis longtemps.

Déjà, en 1666, alors qu'il était jeune régent à Avignon, le Père de la COLOMBIÈRE, à peine âgé de 25 ans, fut chargé par ses Supérieurs de prononcer le panégyrique de S. François de Sales aux fêtes solennelles de sa canonisation. Il avait commenté le texte scripturaire : *De forti, egressa est dulcedo ; Du fort, est sortie la douceur.* Dans cette alliance de la force et de la douceur, dans cette énumération (à travers toute la vie et l'oeuvre de S. François de Sales) d'une douceur fille d'une victoire fortement conquise, le Père de la COLOMBIÈRE trouva un programme de vie qui le séduisit.

Tous les jours, dit-il, à la fin de sa retraite de Londres en 1677, *je sens plus de dévotion pour S. François de Sales ; je prie NOTRE-SEIGNEUR de me faire la grâce que je me ressouvienne souvent de ce saint pour l'invoquer et pour l'imiter.*

Et dans une apparition célèbre à Ste Marguerite-Marie, NOTRE-SEIGNEUR devait associer le Bienheureux et le Saint comme pour montrer l'union étroite qui existait entre eux par delà la tombe (lettre à la Mère de Soumaise).

Et il y a, de fait, un je ne sais quoi dans toute la spiritualité du Père de la COLOMBIÈRE qui a un son salésien sans cesser d'être pour autant foncièrement ignacien. Tout S. François de Sales l'enchantait ; mais il l'aborde et l'interprète avec une âme qui a reçu des Exercices une frappe définitive. **Aussi bien, c'est la même leçon d'amour qu'il a apprise de part et d'autre, de l'amour qui va jusqu'au don total de soi. Nous avons vu comment cet amour a grandi dans l'âme du Bienheureux. Il lui a demandé, pour répondre à sa vocation, de vaincre «des répugnances effroyables» ; puis, dans la vie religieuse même, il lui a demandé peu à peu le sacrifice de ses affections légitimes, une lutte héroïque de tous les instants contre la nature. Et, fidèlement, le Père de la COLOMBIÈRE avait suivi les indications de l'amour. Il s'était prêté à ses plus impérieuses exigences ; il lui avait tout sacrifié. Quand le feu est à la maison, disait S. François de Sales, on jette tous les meubles par la fenêtre. Le Père de la COLOMBIÈRE avait tout jeté.**

Il chantait son bonheur de se sentir libre et détaché de tout ce qui n'est pas DIEU. Cette liberté de cœur, cette joie au-dessus des bonheurs terrestres, cette conscience d'aimer DIEU par-dessus tout, atteste dans une âme l'éminence de la plénitude de sa vie intérieure. Elle a été chez le Père de la COLOMBIÈRE le foyer où s'est allumé son zèle, si pur et si ardent. D'autres ont fait de plus grandes oeuvres ; lui, comme S. Jean-Baptiste, a été une lampe ardente et éclairante, *lucerna ardens et lucens*. **Et, silencieusement, dans les âmes, il continue son travail tout de feu et de lumière ; après sa mort comme pendant sa vie, recueilli et abîmé dans le CŒUR de JÉSUS, il enseigne à tous que le secret de la vie intérieure c'est l'amour, et que la porte et le foyer de l'amour, c'est le SACRÉ-COEUR.**

Henri MONIER-VINARD, S. J.



L'APOSTOLAT DE LA PRIÈRE



Numéro 122 – JUILLET - AOÛT 2017

Lettre de liaison de l'Apostolat de la Prière - Institut Mater Boni Consilii
350, route de Mouchy - 58 400 RAVEAU. COURRIEL : apostolat.priere@orange.fr

Chers associés, cette lettre de juillet-août, envoyée très en retard - veuillez m'excuser, *la moisson est grande et les ouvriers peu nombreux* ! - tombera justement en plein été et, pour plusieurs d'entre vous, en pleines vacances. Les vacances sont le temps du repos et de la détente, elles devraient être celles aussi de la ferveur, puisque beaucoup y trouvent plus de temps libre que durant l'année !

En est-il vraiment ainsi ? Combien de fois celles-ci ne sont-elles pas l'occasion tout au contraire de relâchement spirituel et même, hélas !, de chutes ? Qu'il n'en soit pas ainsi pour nous avec l'aide la sainte grâce de DIEU, chers associés ! Que l'été et/ou les vacances soient l'occasion de se reprendre spirituellement, de rentrer en nous-même pour faire un bilan spirituel et de nous demander : *Où en suis-je dans le travail de ma propre sanctification ? est-ce que j'avance, ou est-ce que je recule ?* Qui ne sait en effet que ne pas avancer dans la sanctification, c'est inévitablement reculer ?

Que l'été et ses vacances soient l'occasion de nous interroger sur les résolutions à prendre pour mieux amender notre vie, pour la diriger vraiment et sérieusement vers DIEU, vers le salut de notre âme, vers la louange, l'honneur et le service à rendre à DIEU, vers la formation doctrinale et morale de notre âme !

Qu'elles soient l'occasion de réfléchir à la grande responsabilité que nous avons devant DIEU. Nous avons été choisis par DIEU entre mille autres, que dis-je entre dix mille autres !, et que faisons-nous du talent de la Très Sainte Foi que DIEU nous a donné ? Le faisons-nous vraiment fructifier suivant nos capacités ?, ou le mettons-nous en terre par paresse, par lâcheté, par pusillanimité ? N'est-il pas temps de nous réveiller de notre sommeil ? de travailler tant qu'il fait jour, de rejeter les oeuvres de ténèbres, de nous revêtir des armes de lumière, de marcher avec honnêteté et de nous revêtir du SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST (Rom. XIII, 11-14) ?

Quoi de plus entraînant que de nous mettre sous les yeux les exemples des Saints pour nous aiguillonner à cette grande affaire, la seule en définitive importante et décisive de la réussite de notre vie ici-bas !

Dans le n° 119, je vous avais livré un article sur la vie du Bienheureux Claude de la COLOMBIÈRE, directeur spirituel de Ste Marguerite-Marie, la grande voyante du SACRÉ-COEUR. Pour ces vacances, vous trouverez une bonne nourriture spirituelle dans l'histoire de son âme, de sa sanctification, retracée par un jésuite. Nous nous y souviendrons que la vie de l'âme demande un grand amour, mais aussi volonté, renoncement, sacrifices. Et peut-être que l'exemple et l'intercession de ce grand saint ignacien et salésien tout à la fois (je vous laisse le découvrir dans cet article) nous décidera à nous lancer dans cette grande aventure de la sanctification ? Mais auparavant, brossons un petit rappel de sa vie courte, mais bien remplie spirituellement, et donc si belle !

Claude de la COLOMBIÈRE naquit le 2 février 1641 au sud de Lyon, à Saint-Symphorien d'Ozon. Son père, Bertrand, y était notaire royal dans ce qui était alors la province du Dauphiné. Quatre des sept enfants de cette famille profondément chrétienne entrèrent dans la vie religieuse. Après des études au collège de la Sainte Trinité à Lyon, Claude entra à 17 ans au noviciat de la Compagnie de JÉSUS à Avignon : il fut éprouvé par DIEU dans sa vocation car il ressentit au début une *aversion effroyable pour la vie qu'il*

allait embrasser, selon ses propres mots. Une fois terminé le noviciat de 2 ans, il resta à Avignon, y commença ses études supérieures, fit sa profession religieuse, termina ses études et passa les 5 années suivantes comme enseignant de grammaire et de littérature.

En 1666, on l'envoya à Paris pour étudier la théologie. Il fut choisi comme précepteur des enfants du ministre COLBERT, contrôleur général des finances sous Louis XIV. Ses études terminées, il fut ordonné prêtre et affecté, pour commencer, comme enseignant à Lyon. Il rejoignit ensuite les Jésuites qui étaient chargés de la prédication et il fut connu pour la clarté et la sûreté de ses sermons.

Après 15 ans de vie religieuse, il fit sa dernière période de probation connue sous le nom de *Troisième An* - qui préparait à la Profession perpétuelle - qui se révéla décisive dans sa vie. Cherchant la plus haute perfection spirituelle, il fit le voeu d'observer fidèlement la règle et les constitutions de son Ordre sous peine de péché. Les religieux qui vécurent avec lui purent certifier qu'il observa ce voeu avec la plus grande exactitude.

En 1674, le Père de la COLOMBIÈRE fut nommé Supérieur de la résidence des Jésuites à Paray-le-Monial et c'est là qu'il devint le directeur spirituel de Ste Marguerite-Marie Alacoque et qu'il devint un apôtre ardent de la dévotion au SACRÉ-COEUR.

En 1676, il fut envoyé en Angleterre comme prédicateur de la duchesse d'York et future reine d'Angleterre. À la cour, il mena l'existence d'un religieux et se montra un missionnaire aussi actif qu'il l'avait été en France. Malgré bien des difficultés, il continua à entretenir une correspondance spirituelle avec Ste Marguerite-Marie.

Son zèle altéra bientôt sa santé, des maladies de la gorge et des poumons commencèrent à ralentir son travail de prédicateur. Alors qu'il attendait son rappel en France, il fut arrêté et jeté en prison, ayant été dénoncé comme conspirateur lors d'un prétendu complot des catholiques contre le roi anglican. Sa qualité de prédicateur de la duchesse d'York et la protection de Louis XIV dont il était le sujet, lui permirent d'échapper à la mort, mais il fut condamné au bannissement (1679).

Il passa les deux dernières années de sa vie à Lyon, où il était le directeur spirituel de jeunes jésuites. **Il meurt à Paray-le-Monial à 42 ans, le 15 février 1682.** Ses reliques sont conservées à Paray-le-Monial en la chapelle de la COLOMBIÈRE. Il a laissé de très nombreux écrits : *Sermons* (3 vol.), *Réflexions chrétiennes*, *Retraite spirituelle*, *Lettres spirituelles*.

LA VIE INTÉRIEURE DU PÈRE DE LA COLOMBIÈRE
- Messager du CŒUR de JÉSUS de l'APOSTOLAT DE LA PRIÈRE -
juin 1929

La vie intérieure est, en définitive, l'investissement de l'âme par la grâce au point que cette grâce commande toutes ses activités et que la nature recule sans cesse devant les exigences souveraines de cette grâce devenue toute-puissante ; c'est assez dire qu'elle est à base de sacrifices et qu'on ne peut y progresser qu'à condition de se renoncer, et dans la mesure même de ce renoncement.

Et parce qu'elle nécessite ces grands et continuels sacrifices, la vie intérieure suppose un très grand amour au cœur pour un très grand bien auquel on aspire.

Etudier la vie intérieure d'un saint, c'est donc regarder les manifestations croissantes de son amour pour DIEU et le feu intime qui l'embrase ; de l'autre, c'est voir la virilité avec laquelle ce saint s'est prêté à toutes les exigences de cet amour qui ne se nourrit que de sacrifices.

Car la vie intérieure est offerte à tous ; mais elle n'est donnée qu'à ceux qui la veulent vraiment, c'est-à-dire à ceux qui y mettent le prix. Et y mettre le prix, c'est livrer tout le reste d'un geste total, absolu, irrévocable. C'est là la première condition et ce don intégral de soi est à la base de toute entrée au pays de la perfection. Qui ne l'a pas fait, n'a pas encore franchi le seuil ; il hésite devant la porte entr'ouverte.

Le Père de la COLOMBIÈRE n'hésita pas.

Dès le début de sa grande retraite (octobre 1674), je choisis à dessein cette date parce que, si le Père de la COLOMBIÈRE fut toujours un très bon religieux, sa vraie sainteté ne commence qu'avec sa donation et son vœu de 1674, et il le montre par ses dipositions :

J'ai commencé, ce me semble, avec une volonté assez déterminée par la grâce de DIEU à suivre tous les mouvements du SAINT-ESPRIT et sans aucune attache qui me fasse appréhender d'être à DIEU sans réserve. Résolu de souffrir pour DIEU toutes les sécheresses et toutes les désolations intérieures qui me pourraient arriver...

‘A quelque prix que ce soit, il faut que DIEU soit content’.

C'est bien là la disposition première dont parlent tous les auteurs spirituels et nous voyons avec quelle énergie le Père de la COLOMBIÈRE l'a faite sienne. Tous les écrits postérieurs montrent que ce ne fut pas là « une ferveur passagère » ainsi qu'il le reconnaissait lui-même dans sa grande retraite. Toute sa vie, elle l'accompagna et ne fit même que s'augmenter. Pour toucher du doigt sa vérité, il n'y a plus qu'à regarder le travail magnifique et profond qu'elle accomplit dans son âme.

La vie de la grâce chez le Père de la COLOMBIÈRE avait à lutter contre trois principaux obstacles :

- Le cœur d'abord et les affections sensibles. Il nous en avertit lui-même : *... Mais, mes, amis, ils m'aiment et je les aime ; vous le voyez et je le sens, mon DIEU, seul bon, seul aimable ! Faut-il vous les sacrifier, puisque vous me les voulez tout à vous ? Je ferai ce sacrifice qui me coûtera plus cher que le premier que je vous fis en quittant père et mère. Je le fais donc ce sacrifice et je le fais de bon cœur, puisque vous me défendez de donner part dans mon amitié à aucune créature. Agrérez-le ce sacrifice si rude...*

Il est bien évident que ce sacrifice lui coûte plus que le premier parce que quitter père et mère suppose seulement qu'on s'éloigne d'eux, mais l'affection qu'on a pour eux, bien que se spiritualisant, reste cependant entière. Il n'en va pas de même dans le cas des amis ; aucun lien essentiel, sanctionné par un commandement ne vous lie à eux, aussi le détachement exigé par DIEU à leur égard est-il plus profond.

- Après les sacrifices du cœur, ceux de la vaine gloire.

J'ai senti, sur la fin de cette seconde semaine, que la pente à la vaine gloire est encore en mon cœur presque aussi vive que jamais, quoiqu'elle n'ait pas les mêmes effets et que je réprime ses mouvements avec la grâce.

En somme, j'ai reconnu que le désir de la vaine gloire est ma passion dominante et j'ai fait un ferme propos de n'omettre aucune humiliation de toutes celles que je puisse me procurer sans blesser la règle, de ne fuir jamais celles qui se présenteront...

- Enfin, il luttera contre le respect humain.

Toute la terre dût-elle se révolter contre moi, se moquer de moi, se plaindre, me blâmer, il faut faire tout ce que DIEU commande, tout ce qu'il m'inspire pour sa plus grande gloire. Je l'ai promis et j'espère l'observer avec la grâce de DIEU. Cela demande une grande vigilance sans quoi on se laisse aisément surprendre au respect humain, surtout quand on est aussi faible que je le suis...

C'est sur ces points que la grâce mènera la combat et assurera son triomphe sur la nature vaincue.

Le combat sera long, car la nature a des reprises soudaines, déconcertantes.

Je sens combien mon cœur penche encore aux choses humaines ; tant de désirs d'être estimé, loué, quoique la gloire et les louanges ne soient dues qu'à vous, tant d'amour de mes propres commodités me fait gémir ; car, lorsque je me crois le plus à couvert des adresses de mon amour-propre, je trouve qu'il m'a surpris et qu'à ma honte et confusion, il s'est joué de moi...

Mais pour mener à bien cette lutte, le Père de la COLOMBIÈRE, sous sa fragile et délicate apparence, avait une volonté énergétique que la grâce rendait invincible.

Cette volonté, on la voit toute décidée (et dès le début de la grande retraite) à ne rien refuser à DIEU, à aller même au devant de ses moindres désirs. Perpétuellement, on lit dans ses notes des phrases comme celles-ci :

«Etre à DIEU sans partage, ne lui faire aucune réserve...» et elle finit sur ces mots significatifs : *«A quelque prix que ce soit, il faut que DIEU soit content ».*

Il sait que cete héroïque résolution est plus facile à prendre qu'à tenir, que la perfection est une longue et difficile ascension aux rudes étapes, vous laissant devant un travail de Sisyphe, où tout est à recommencer chaque jour.

Je remarque qu'il y a bien des pas à faire pour arriver à la sainteté, et qu'à chaque pas qu'on fait, on croit que c'est tout que de le faire ; et, après qu'on l'a fait, on trouve que ce n'est rien et qu'on n'a pas encore commencé. Un homme qui va quitter le monde regarde cette action comme une chose après laquelle il ne restera plus rien à faire. Mais quand il se trouve dans la religion avec toutes ses passions, qu'il a simplement changé d'objet et est soudain hors du monde, il s'aperçoit qu'il est bien loin de son compte. Il se présente donc un autre pas à faire qui est de se détacher des objets dont on n'est pas encore entièrement détaché par son état, de retirer du monde jusqu'à son cœur et de n'avoir de l'amour pour aucune chose créée. C'est bien autre chose que de quitter le monde et de se faire religieux. Quand cela est fait, il y a encore un pas à faire, qui est de se détacher de soi-même, de ne chercher que DIEU, dans DIEU-même, non seulement de ne chercher dans la sainteté nul intérêt temporel, ce qui serait une imperfection grossière, mais de n'y chercher même pas nos intérêts spirituels, de n'y chercher que le pur intérêt de DIEU. Pour en venir là, mon DIEU, il faut que vous travailliez, vous-même fortement car, comment une créature pourrait-elle, par elle-même, parvenir à ce degré de pureté ?

Or, c'est à ce degré qu'il veut arriver. Manifestement, le SAINT-ESPRIT l'y pousse : il revient souvent dans ces méditations sur ses désirs d'actions pleinement pénétrées de divin et où la nature n'a pas de prise.

La règle de la pureté parfaite et universelle d'intention lui est lumineuse.

Psychologue fin et averti, il analyse ses motifs secrets avec une rare perspicacité ; on sent que la lumière du SAINT-ESPRIT s'ajoute à celle de son intelligence ; il démêle avec sûreté cet écheveau subtil et embrouillé. L'époux reconnaît l'épouse à un cheveu de son cou ; le moindre signe lui révèle à lui aussi, la présence de cet amour-propre obstiné qui a jeté ses racines profondes dans ses régions ténébreuses de l'âme qui sont le domaine de la subconscience et de l'inconscience, et guette de là toutes les occasions favorables d'émerger au champ plus clair de la conscience.

Avec quelle rigueur le Père de la COLOMBIÈRE le poursuit !

Ce que j'ai promis de faire avec sa grâce, c'est de ne commencer nulle action que je ne me ressouvienne qu'il en est témoin et que c'est lui qui la fait avec moi, et qui me donne tous les moyens de la faire ; de n'en finir aucune que je ne prenne la même pensée, lui offrant cette action comme lui appartenant ; et, dans le cours de l'action, toutes les fois que la même action se présentera, de m'y arrêter quelque temps et de renouveler le désir de lui plaire.

Donc, l'idéal du Père de la COLOMBIÈRE est d'établir en son âme ce règne total de la grâce et, pour cela, de l'arracher d'abord à toutes les attirances trop naturelles, de la fermer du côté des séductions terrestres et de ne l'ouvrir qu'aux appels et à la grâce d'en-Haut ; puis, de veiller jalousement à l'épanouissement de cette grâce ; c'est elle qui fait les oeuvres divines et parfaites.

Vivre en plénitude le moment, sans préoccupation inquiète du passé ou de l'avenir, le passé n'est plus à nous, l'avenir ne l'est pas encore, seul le présent nous appartient, à nous d'y mettre le maximum de grâce. C'est ce qu'exprime le Père de la COLOMBIÈRE en disant :

« **Vivre au jour la journée...** » et surtout «Espérer qu'on mourra dans l'occupation qu'on a entre les mains».

COMMENT LE PÈRE DE LA COLOMBIÈRE A MENÉ LA LUTTE ?

Les vœux particuliers sont un grand moyen dont se sert le Père de la COLOMBIÈRE pour mâter sa nature.

En plus du voeu d'observer ses règles où sont nettement inclus les propos :

1) de ne jamais rien faire que pour la gloire de DIEU, du moins avec réflexion ;

2) de ne jamais rien faire, ni rien omettre par respect humain ;

3) de se renoncer en tout ce qui est désagréable ;

Il voeu encore à la fin de sa grande retraite :

Je fais le vœu de l'accepter (ce que la nature appréhende) comme je ferais la chose du monde la plus agréable.

Et, encore à la fin de ses notes spirituelles, c'est un engagement renouvelé qu'on trouve :

S'il arrive que mes Supérieurs s'en remettent à mon choix, je promets de vous renouveler le vœu que vous m'avez inspiré de faire, de choisir l'emploi et le lieu auquel je sentirai le plus de répugnance et où je crois, en vérité, et selon DIEU, avoir le plus à souffrir...

Ainsi ce sont toujours de nouvelles chaînes dont son amour pour DIEU, son désir de fidélité parfaite et sa défiance de lui-même le porte à s'entourer.

Il va donc plus au plus fort, au plus dur et il y trouve joie, facilité, liberté.

C'est bien là du reste une loi de la vie spirituelle, tout ce qui tue la nature vivifie l'esprit, tout ce qui mortifie la nature fortifie l'esprit, tout ce qui restreint et attache la nature donne à l'esprit son libre essort. La vraie liberté consiste à tenir sa nature captive de la loi de grâce : *Servire DEO regnare est, servir DIEU c'est régner.*

Cette servitude est non seulement liberté, elle est aussi joie parce qu'elle est amour. A la note ardente d'amour qui s'échappe de l'âme du Père de la COLOMBIÈRE, on devine le passage du SACRÉ-COEUR. **Ce que le vœu avait si bien commencé, la dévotion au SACRÉ-COEUR l'achèvera.**

Mais avant d'entrer visiblement dans sa vie, **NOTRE-SEIGNEUR depuis longtemps le préparait à la mission d'apôtre de son COEUR.**

Dans ses lettres au Père CROISET, Ste Marguerite-Marie faisant allusion au temps de souffrance qui précéda la venue du Père de la COLOMBIÈRE à Paray, écrit : *Il (le SACRÉ-COEUR) me promet qu'il m'enverrait son fidèle serviteur et parfait ami* (lettre du 15 septembre 1689).

Par la dévotion au SACRÉ-COEUR, le Père de la COLOMBIÈRE va entrer dans une nouvelle et dernière phase de sa vie spirituelle, celle de la perfection de sa sainteté.

Dans la période qui précède, c'est le SACRÉ-COEUR deviné, pressenti par le Père de la COLOMBIÈRE et agissant lui-même puissamment dans cetre âme pour se l'accorder ; elle s'étend de son sacerdoce à son arrivée à Paray ; on peut, en effet, semble-t-il, en faire remonter l'origine assez avant sa troisième année de probation. Il écrit dans sa retraite :

C'est en cette rencontre que, pressé extraordinairement d'accomplir le projet de vie que je méditais depuis trois ou quatre ans...

Ces lignes datent d'octobre 1674 ; le Père de la COLOMBIÈRE avait été ordonné prêtre le 6 avril 1669. Si l'on

songe que c'est dans l'été de l'année suivante 1670 qu'il encourut la disgrâce de COLBERT, on pourra aisément conjecturer que ce fut là l'épreuve providentielle qui devint le point de départ de sa sainteté.

Vivant dans le rayonnement de la cour et du grand Ministre, il avait vu avec quelle facilité les cœurs, même les plus forts, se laissent enchanter par les mirages dorés de la gloire humaine, sa propre disgrâce lui avait montré l'instabilité des faveurs d'ici-bas. Il avait failli se laisser prendre à la *fascinatio nugacitatis* (la *fascination de la bagatelle*) dont parle l'Ecriture et comprit la nécessité de mieux garder son cœur. La pratique plus parfaite de sa règle lui en parut le moyen le plus aisé et le plus sûr. Se réservant d'en faire le vœu, si DIEU le lui demandait, à la lumière des grands Exercices, il vécut dans ce désir et cette pensée. Et lorsque, dans les premiers jours de novembre 1674, il eut enfin, avec l'approbation de son Père Instructeur, emprisonné définitivement sa vie dans le bon plaisir divin, on voit nettement dans ses notes une intelligence plus profonde des conduites de DIEU, comme aussi une orientation de sa piété personnelle vers le SACRÉ-COEUR.

Son voeu le ferme du côté du monde : il élève entre son âme et les satisfactions naturelles une infranchissable barrière ; mais il nous apparaît surtout comme une arme défensive : c'est un contre-mur de protection. La grâce est désormais plus libre d'envahir l'âme et l'âme elle-même se prête avec plus de sûreté et de souplesse à ses jeux les plus délicats. Son œil intérieur est plus perçant et plus sûr. Que DIEU parle, et il sera mieux entendu ; ses moindres désirs se répercutent avec intensité dans une âme toute accordée à son action et à son amour ; ce sont des cordes musicales tendues et vibrantes aux plus légers souffles d'en-Haut.

Déjà, *il se sent plus de force contre les tentations de vaine gloire, contre le respect humain.*

Le 21 juin 1675 ouvre **la seconde phase** : c'est le jour où, après avoir réfléchi et pris conseil de DIEU, le Père de la COLOMBIÈRE se consacra au SACRÉ-COEUR.

Cette consécration met le sceau à son vœu qu'elle enrichit encore. Ce n'est pas seulement une barrière élevée entre le monde et l'âme et comme un rempart protecteur, c'est une union positive, un accord réalisé entre deux cœurs qui, désormais joints l'un à l'autre, battent à l'unisson. Ce sont toutes les divines intentions du SACRÉ-COEUR descendant dans un cœur de créature et l'élevant à la hauteur du sien.

Dès lors, c'est une vie d'intimité parfaite qui commence et dont le charme ne peut être saisi que par ceux qui l'ont éprouvé. *Tous les biens viennent avec elle : venerunt mihi omnia bona pariter cum illa* (Sap. VII, 11). Elle transforme les rapports de l'âme avec DIEU.

Dans sa grande retraite, le Père de la COLOMBIÈRE notait déjà :

*Comme je me sens assez d'attrait à la prière, j'ai demandé à DIEU... qu'il me fasse la grâce d'aimer toujours davan-tage cet exercice jusqu'à la mort... **Ce conseil ou ce commandement : prier sans interruption me paraît doux et nullement impossible ; il renferme la pratique de la présence de DIEU ; je veux avec l'aide de NOTRE-SEIGNEUR tâcher de le suivre...***

Mais il avait besoin d'un effort. Il savait ce qu'est l'aridité dans la prière et aussi la sécheresse et l'ennui ; quelques jours après la fin de sa retraite, il indique un des procédés qu'il emploie avec succès pour lutter contre elle. Deux ans plus tard, à Londres, on voit qu'il a conquis la grâce si souhaitée de la prière.

J'aurais pu, dit-il lui-même : *passer plusieurs heures sans m'épuiser et sans me fatiguer à considérer DIEU autour de moi et dans moi, me soutenant et me secourant ; à le louer de ses miséricordes ; à m'entretenir en des sentiments de confiance, en des désirs d'être à lui sans réserve et d'anéantir en moi tout ce qui est de moi, en des désirs de le glorifier et de le faire glorifier par les autres, en la vue de mon impuis-sance et du grand besoin que j'ai d'être aidé d'en-Haut, en des complaisances pour tout ce que DIEU peut vouloir soit à*